Le sang de Félix

En ce printemps de 1910, le ciel de Londres était d'un bleu limpide. Aucun nuage ne venait ternir la voûte céleste qui s'étalait jusqu'à l'horizon. Ou du moins jusqu'à la cime des platanes et des marronniers jalonnant le parc.

Oswald Rayner était allongé dans l'herbe tendre, les bras croisés sous la nuque. Peu lui importait qu'il tâchat sa chemise au col amidonné ou son pantalon de toile claire, la chaleur de l'après-midi l'ayant incité à ôter la veste et le gilet de son complet.

Comme à son habitude, son visage affichait une attitude posée avec ses yeux enfoncés et ses lèvres fines. Ses cheveux sombres, impeccablement séparés par une raie centrale et plaqués en arrière, montraient le soin qu'il apportait à son apparence.

A côté de lui, son ami Félix mâchonnait un brin distraitement arraché au gazon. Prince russe de son état, il incarnait le raffinement de l'aristocratie à la mode occidentale. Pour ne rien gâcher, les dieux s'étaient penchés sur son berceau à la naissance lui accordant les traits fins de sa mère et l'intelligence de son père.

— Es-tu sûr de ne pouvoir annuler ton voyage en France ? demanda ce dernier à son acolyte anglais.

— Je ne serais absent qu'un trimestre. Ce voyage me sera utile pour mon diplôme.

Ils étudiaient ensemble les langues modernes à l'Oriel Collège de l'Université d'Oxford. Tous les deux avaient vingt-deux ans et c'était leur dernière année. Oswald excellait en russe mais il était conscient de ses lacunes en français.

Une semaine plus tard, il embarquait dans un ferry pour Calais. Dés son arrivée, il passa ses journées à arpenter les rues de Paris, fasciné par les larges avenues aux pavés irréguliers. Son regard grave se posa partout : sur les majestueux bâtiments haussmanniens, sur les voitures à moteurs pétaradantes et sur les belles élégantes qui peu à peu renonçaient au port du corset.

L'après-midi, il fréquentait les terrasses des cafés s'asseyant à l'une des petites tables rondes serrées les unes contre les autres et le soir il poussait la porte des cabarets au décor surchargé pour écouter les chansonniers.

Oswald prit rapidement ses habitudes dans cette ville qu'il ne connaissait pas quelques jours plus tôt. Il comprit plus tard, que tout allait très vite et qu'il s'était laissé emporter par la folie grisante du moment.

Gabrielle habitait l'étage en dessous de la petite chambre de bonne qu'un ami avait laissé à sa disposition. Ils se croisaient souvent, échangeant d'abord des regards, puis des sourires. Un matin, enfin, il osa l'aborder, motivé par son envie de perfectionner son français et par sa silhouette gracile.

Ce jour-là, elle portait une robe blanche au décoté en V laissant entrevoir la naissance de sa gorge. Un ruban ceignait sa taille haute, un chapeau cloche dissimulait ses cheveux et une paire de gants en dentelle complétait sa toilette.

Il l'invita à prendre un café au bistro d'en bas. Entravés par leur timidité ou troublés par la présence de l'autre, ils parlèrent peu. Heureusement, ils se promirent de se retrouver le lendemain. Puis le surlendemain et les jours suivants.

Bientôt, ils ne se quittèrent plus. Si bien que lorsqu'Oswald dû rentrer en Angleterre, ce fut un déchirement. Surtout pour Gabrielle.

Sur le quai de la gare, alors qu'une fumée épaisse sortait de la locomotive, elle osa enfin lui avouer ce qui lui pesait sur le cœur depuis la veille :

— Mon tendre ami, je vous en conjure, restez avec moi.

Il lui expliqua que c'était impossible, que sa vie était à Londres et qu'il lui promettait de lui écrire.

— Je suis enceinte… s'exclama-t-elle alors qu'il était déjà engagé sur le marchepied.

Le jeune anglais n'entendit pas le reste, emporté par le brouhaha du départ. Sans état d'âme, le train l'emmenait déjà loin de Gabrielle et de cette vie qui se développait au creux de son ventre.

De retour sur le sol Britannique, la vie d'Oswald reprit son court. Il obtint son diplôme, tout comme son ami le Prince Ioussoupov, puis il s'inscrivit à l'Inner Temple, l'institut de formation des avocats plaidants.

Parfois, il recevait une lettre de Gabrielle lui racontant sa grossesse. Elle ne demandait rien, sauf le prénom qu'il souhaita donner au bébé. « …S'il s'agit d'un garçon, je forme le vœu qu'il soit aussi beau et intelligent que mon ami Félix… » écrivit-il entre autre chose dans sa réponse.

L'année suivante, il apprit que son enfant, le seul qu'il n'aurait jamais, avait été baptisé John Félix et il en conçut une joie empreinte de fierté.

Cette liesse fut rapidement balayée par une rencontre décisive. Celle de Sir C. alias George Mansfield Smith-Cumming, directeur du MI6, les services secrets britanniques chargés des activités d'espionnage à l'extérieur du pays.

Sa parfaite maîtrise de l'anglais, du français, de l'allemand et du russe, faisait d'Oswald un homme précieux. Surtout en cette époque instable. De plus, grâce à son amitié qui le liait au Prince Ioussoupov, il avait ses entrées à la Cour Impériale de Russie. Le destin du jeune homme s'en trouva tout tracé : il devint espion.

L'année 1914 marqua le début de la fin. L'empire britannique et la Russie Impériale se retrouvèrent unies contre l'Allemagne.

A cause de la guerre, les lettres Gabrielle arrivaient épisodiquement et Oswald se surprit à les attendre avec impatience. L'une d'elle renfermait une photo de son fils. Il se trouva mille ressemblances avec le garçonnet qui ne daignait pas sourire à l'objectif. L'image en noir et blanc lui cacha les cernes ombrant son visage émacié. Qu'importe, il l'aima inconditionnellement.

L'année suivante, le monde s'écroula pour l'espion anglais. Le fracas des batailles aux frontières lui parut subitement insignifiant. Debout devant la cheminé de son appartement de Saint Pétersbourg, la lettre de Gabrielle à la main, il sanglota comme un bébé.

« Notre si merveilleux Félix souffre d'une maladie de sang que les médecins ne savent soulager », disait-elle.

Oswald était anéantit. Il connaissait ce mal se nommant l'hémophilie et dont les malades ne survivaient pas au delà de leur vingtième année. Loin et inutile, il songea à tout quitter pour rejoindre la France.

Mais Sir C., le regard impassible derrière son monocle, ne l'aurait pas permis. Surtout que la Russie, l'alliée d'hier menaçait de devenir l'ennemie de demain. En effet, le Tsar Nicolas II semblait faiblir sous l'influence de Raspoutine. Ce dernier souhaitait le retrait des troupes russes. Les Allemands, ainsi dégagé du front de l'Est pourraient concentrer leurs forces à l'Ouest et probablement remportés la guerre.

Ce soir là, le prince Ioussoupov trouva son ami totalement déprimé, les vêtements froissés et les joues mangées par une barbe datant de la veille. Il s'inquiéta et Oswald se confia :

— Mon fils est malade. Il va mourir.

— Je connais les meilleurs médecins de la ville. Veux-tu que je leur demande de le soigner, mon frère ?

— Il est à Paris.

Le joli visage de Ioussoupov s'assombrit.

— Il est atteint d'hémophilie, ajouta l'espion.

Le prince se tut. Il savait que l'enfant était condamné à court terme.

— Il est si petit, il n'a que cinq ans. Pourquoi lui ?

L'anglais était au bord des larmes et son ami se sentit impuissant à le consoler. Longtemps, ils restèrent prostrés sur les canapés Chesterfield de cuir couleur tabac. La nuit tomba sur la ville sans que l'un d'eux ne songe à remettre du bois dans l'âtre.

— J'ai entendu une vieille *Babouchka* raconter que des pierres précieuses venant de l'Oural avaient la propriété de soulager cette maladie, murmura Ioussoupov comme pour lui-même.

Oswald ne l'écoutait pas, noyé dans ses sombres pensées.

— On dit que Fabergé a conçu un bijou recouvert de ces fameuses gemmes, reprit le prince.

Il parvint à éveiller l'intérêt de son ami qui releva la tête et paraissait le voir pour la première fois.

— Cette… Ce bijou pourrait guérir mon fils ? demanda-t-il la voix emplie d'espoir.

Malgré son éducation et sa vivacité d'esprit, le prince se passionnait pour les sciences ésotériques voir l'occultisme. Il était friand de ces anciennes légendes, de ces croyances populaires transmises de générations en générations.

— Je suis convaincu de son pouvoir, affirma-t-il avec détermination.

— Mon fils te doit la vie et moi je te serais éternellement reconnaissant.

L'anglais tomba à genoux et prit les mains du prince pour les baiser avec déférence.

— Demain à la première heure, tu me conduiras aux ateliers de ce joaillier que je lui achète ce talisman. Qu'importe le prix !

— Hélas, il n'est pas à vendre.

Oswald devint livide. Tous ses espoirs se retrouvaient réduits à néant.

— Le Tsar l'a acquit en personne pour l'offrir.

— A qui ?

— *Raspoutine*.

Ce fut comme si un coup de poing venait de l'atteindre au visage. Son destin se trouvait irrémédiablement lié à celui de ce moine fou dont la personnalité alimentait les plus invraisemblables rumeurs. *L'homme à abattre* selon Sir C.. Tout était perdu.

Voyant l'expression catastrophé de son compagnon, Ioussoupov ajouta rapidement :

— Je pourrais me rapprocher de lui par l'entremise d'une de ses amies, une certaine Golovina.

C'est ce qu'il fit l'hiver 1916.

Après chacune ses visites à Raspoutine, le prince filait chez Oswald pour l'informer de l'avancée de ses recherches.

Un soir Ioussoupov arriva essoufflé et bouleversé.

— Je l'ai vu ! cria dès qu'il eut passé la porte de l'appartement de son ami.

Le craignant au bord de l'apoplexie l'espion lui servit une bonne rasade de vodka.

— J'ai vu le bijou de Raspoutine ! reprit-il exalté. C'est un petit œuf de Pâques en émail noir sur lequel sont incrustés des pierres dessinant un crucifix.

Oswald s'assit doucement comme s'il craignait de voir sa chance s'envoler.

— Ce pendentif est magique, j'en jurerais. Il le garde autour du cou et il ne s'en sépare jamais.

— Es-tu crédule au point de croire les balivernes de ce *starets* d'opérette ?

— Fabergé a incrusté de l'Alexandrite. Cette gemme a la particularité de changer de couleur, passant du vert au rouge selon l'éclairage.

L'anglais n'avait jamais rien entendu d'aussi incroyable. Mais le prince poursuivait déjà :

— Comprends-tu maintenant d'où Raspoutine tire ses pouvoirs de guérison ? Je te rappelle qu'il soulage le Tsarévitch Alexis qui souffre…

— D'hémophilie ! Tout comme mon fils chéri.

Le silence s'installa dans la pièce car il fallut quelques instants pour que l'espion assimile ces informations.

— Ta famille connaît Fabergé pour lui avoir déjà commandé plusieurs pièces, s'enflamma-t-il. Demande-lui de réaliser un autre bijou, identique à celui du *starets*. A toi, il ne peut rien refuser.

Ioussoupov se leva du fauteuil Chesterfield en hochant la tête. C'était une solution à laquelle il n'avait pas pensé. Il irait le lendemain faire sa requête à l'atelier du grand bijoutier.

Malheureusement, le soir dès qu'il franchit le seuil du logement du britannique, ce dernier comprit qu'il n'y aurait pas de deuxième bijou.

— Les mines d'Alexandrite de l'Oural sont taries, annonça le prince avec tristesse.

Pas de pierre, pas de talisman, pas de guérison possible. Oswald se sentit subitement vidé de toute substance. Un froid plus glacial que le vent de Sibérie s'était emparé de son corps.

— Je dois ramener ce pendentif à mon fils, articula l'espion d'une voix blanche. Coûte que coûte.

— Jamais Raspoutine ne te le prêtera. Toute sa puissance de persuasion et ses dons de guérisseur lui viennent de ce bijou. Il aime trop le pouvoir pour s'en séparer.

— Volons-lui, suggéra Oswald les yeux plein de fièvre.

Le russe médita sur ses paroles. Il existait une autre solution. Une solution qui sauverait la vie d'un garçon britannique et de tout le peuple de Russie. Il avertit son ami :

— Si nous lui dérobons son précieux talisman, au mieux le Tsar exigera notre tête ; au pire, Raspoutine nous poursuivra de sa malédiction. Dieu me préserve de l'un comme de l'autre.

Pour l'amour de son fils Oswald était prêt à payer les conséquences de son geste.

— Nous n'avons pas le choix mon frère, poursuivit-il.

Le ton qu'il avait employé ne laissait planer aucun doute. Ioussoupov suggérait l'élimination physique du moine fou. Les deux hommes se jaugèrent du regard, leurs cerveaux striés de pensées complexes et contradictoires.

Le prince voulait la mort de Raspoutine pour libérer le Tsar de son influence néfaste et, accessoirement, pour venger son père destitué de ses fonctions par sa faute. L'espion désirait que son pays puisse compter sur son puissant allié de façon inconditionnelle afin de gagner la guerre. Mais il souhaitait, plus que tout, que son enfant unique survivre à sa terrible maladie.

En quelques semaines leur plan fut élaboré. Néanmoins, le prince imposa une condition : cette affaire devait rester russe, c'est à dire qu'un étranger n'aurait pas voix au chapitre. Oswald n'eut d'autre choix que d'accepter, en rongeant son frein. Il attendrait dans une pièce à l'étage.

Le 16 décembre, le moine fou fut attiré sous un fallacieux prétexte au Palais de la Moïka, résidence des Ioussoupov. Il but du vin de madère empoisonnés et mangea des gâteaux saupoudré de cyanure. Mais rien ne sembla avoir de prise sur lui. Affolé, le Prince rejoignit

ses complices. Puisque le *starets* ne voulait pas mourir en silence, il serait tué dans le tumulte des armes.

La balle qu'il reçu au cœur sembla terrasser Raspoutine qui s'effondra au sol. Enfin. On le tient pour mort mais l'homme ouvrit les yeux et se releva d'un bond. Les conspirateurs furent tétanisés. Le moribond se sauva en courrant, les autres s'élancèrent à sa poursuite.

Alertés par le bruit, l'espion anglais descendit. Il n'eut le temps que de voir la haute silhouette du *starets* disparaître derrière un voile de flocons. L'homme s'enfuyait et, avec lui, sa dernière chance de récupérer le talisman. Des coups de feu claquèrent mais rien ne paraissait pouvoir l'arrêter. Le bijou de Fabergé semblait le protéger de toute atteinte.

Oswald ne réfléchit plus. Seule l'image de son fils s'imposa dans son esprit. Il sortit son Webley de son étui et tira. Son bras ne flancha pas, son œil fut précis et la balle alla se loger dans le crâne de Raspoutine.

Les complices russes s'approchèrent du corps affalé sur le sol enneigé. Ils ignoraient comment s'en débarrasser. Sans leur prêter attention, le britannique se jeta sur le cadavre et entreprit de le fouiller. Il déchira sa blouse blanche rebrodé, arracha la ceinture rouge, mettant sa peau à nu.

— Il n'est pas là, cria-t-il. Il ne l'a pas. Où est-il ?

— Nous devons y aller, le prévint Ioussoupov. Quelqu'un pourrait nous surprendre.

— Je n'irais nulle part sans le talisman ! Je ne le trouve pas, il a dû tomber. Aides-moi à le chercher !

Toujours agenouillé sur le sol, Oswald fouilla frénétiquement la neige.

— Il faut partir, insista le russe en le tirant par le bras.

Voyant que son ami lui résistait, il demanda à ses complices de lui prêter main forte. Les hommes se saisirent de l'anglais et l'emmenèrent de force. Ce dernier se débattit, hurlant de rage.

— Mon fils, je dois sauver mon fils. Il me faut ce bijou !

Bientôt le corps de Raspoutine disparut de sa vision. Et avec lui ses espoirs de soigner son garçon. Il continua de crier sa douleur lorsque le cadavre du *starets* fut jeté du haut d'un pont et plongea dans les eaux pleines de glace de la Neva.

Oswald était fou de chagrin.

Le cadavre de Raspoutine fut repêché quelques jours plus tard. Il avait survécu aux balles et était mort noyé.

Le Prince Ioussoupov et ses complices furent arrêtés puis interrogés. Néanmoins aucune charge ne fut retenue contre eux.

Oswald Rayner regagna le Royaume Uni où Sir C. le félicita personnellement. Mais son action fut vaine car la Russie bascula dans la Révolution.

A Londres une lettre l'attendait. Il reconnu l'écriture de Gabrielle sur l'enveloppe. Elle lui parla de Paris prit par le froid, des soucis de rationnement à cause de la guerre et d'autres détails qu'il oublia après les avoir lu.

Pas un mot sur son fils.

Il comprit.

John Félix s'en été allé en cet hiver 1916.

Oswald Rayner lui survécu durant presque un demi-siècle, sans plus jamais sourire.

FIN

Note : Oswald Rayner est décédé en 1961 sans avoir jamais avoué son implication dans le meurtre de Raspoutine.

Il eut un fils nommé John Félix dont on ignore tout.

Le personnage de Gabrielle a été inventé pour les besoins de cette l'histoire.

L'Alexandrite existe mais Fabergé n'a jamais utilisé cette pierre précieuse.

D'autres textes à découvrir sur mon site :

www.carolinecosta-auteur.fr

Suivez mon actualité sur Facebook :

https://www.facebook.com/caroline.costapidello

A bientôt !